



Mémoire d'Auschwitz ASBL  
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 512 79 98  
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

## ***The Captain - L'usurpateur* (Robert Schwentke). Le reflet de l'Allemagne dans le miroir nazi**

**Gorik de Henau**  
Mémoire d'Auschwitz ASBL

*Avril 2019*

En 1945, un jeune soldat allemand de 19 ans est séparé de son unité sur le front Ouest. Il trouve un uniforme de capitaine couvert de décorations, qu'il décide de revêtir. Ensuite, il rassemble autour de lui un groupe de soldats et commet une série de crimes de guerre dans le Pays de l'Ems, au nord de l'Allemagne, qui feront entre cent et deux cents victimes. Voici en quelques mots les faits attribués au personnage historique de Willi Herold.



### **Comment le scénariste et réalisateur Robert Schwentke raconte-t-il cette histoire terrifiante ?**

Le film commence par un message à l'écran : « Avril 1945, deux semaines avant la fin de la guerre », qui plonge immédiatement le spectateur dans le contexte historique. L'histoire commence *in medias res*. Un jeune homme en uniforme militaire est poursuivi par un camion rempli de soldats qui tentent de l'abattre. « Où est ce petit porc ? » s'exclame un officier supérieur, alors que les troupes se mettent à la recherche de l'homme dans un bois, comme s'il s'agissait d'un animal traqué. Le soldat se cache et parvient à s'échapper. Cette scène rappelle le début du film d'Andrej Tarkovski, *L'Enfance d'Ivan* (1962), sur les expériences vécues par un enfant soldat russe sur le front de l'Est. Ensuite, le protagoniste trouve un uniforme d'officier dans une voiture abandonnée et subit une métamorphose. Il se fait désormais appeler *Hauptmann* (capitaine) Herold, chef autoproclamé d'une unité chargée d'une « mission spéciale ». Accompagné d'une bande de voyous, il se faufile entre les rangs allemands en dérouté.

Le scénario reproduit efficacement l'escalade des événements successifs. Un deuxième mensonge succède au premier et, avant de s'en rendre compte, Herold ne peut plus faire marche arrière. Bien vite, il commet un premier meurtre, et le nombre de morts ne fera qu'augmenter. Avec un mélange de stupeur et d'incrédulité, on voit ce personnage s'enfoncer toujours plus loin dans une surenchère délirante, qui débouche sur le *Schnellgericht Herold*, une sorte de tribunal d'exécution ambulante. Ces événements se déroulent au cours des dernières semaines des opérations militaires. La célèbre discipline allemande s'effondre, l'armée se disloque, les structures de commandement se désagrègent. Déserteurs, aventuriers

et pillards errent et occupent le vide laissé. Avant sa métamorphose, on découvre un Herold terrifié passer devant un homme pendu, affublé autour du cou d'un panneau stipulant que « les pillards sont punis » ; il sait donc d'emblée ce qu'il risque. En même temps, il est suffisamment intelligent ou rusé pour duper tous ceux qui doutent de son histoire ou pour en faire ses complices, leur ôtant ainsi toute possibilité de le démasquer sans perdre eux-mêmes la face. Plusieurs fois, il fixe la caméra, comme pour dire : et toi, peux-tu croire ce que je suis en train de faire ? Que ferais-tu à ma place ?

Sur le plan filmique, c'est l'utilisation du noir et blanc qui frappe au premier coup d'œil. Peut-être Schwenkte souhaite-t-il donner à l'histoire l'aspect d'un documentaire ? Cela semble peu probable vu le ton onirique, voire cauchemardesque du film. Le choix du noir et blanc est plutôt dicté par le désir de conserver la pureté du drame et de ne pas esthétiser la violence. Au lieu de quoi on assiste à une lutte entre la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, ce que le directeur de la photographie traduit dans un noir et blanc très contrasté, avec un grain très brut. Autre élément remarquable : au début du film, les prises de vue basses obligent le spectateur à subir les événements et l'empêchent de prendre de la distance. En d'autres termes, il ne peut adopter un point de vue moralisateur « d'en haut » ni douter de la crédibilité des faits. La bande-son hallucinante elle aussi est remarquable. Elle se compose de sonorités électroniques abruptes, grinçantes et gémissantes, uniquement entrecoupées de chants de soldats qui, parce qu'ils glorifient la bravoure et la camaraderie, semblent particulièrement cyniques à la lumière des actes perpétrés. *Die Schuldfrage* (la question de culpabilité), en référence au livre<sup>1</sup> où le philosophe Karl Jaspers a sondé la possible responsabilité collective du peuple allemand, est inexistante, car l'histoire se déroule presque exclusivement dans les cercles militaires allemands. De même, le contexte plus large de la Seconde Guerre mondiale n'est pas abordé. La persécution des Juifs, par exemple, n'est effleurée qu'incidemment lors d'un sketch comique dans le camp de déserteurs d'Aschendorfermoor, lorsque deux prisonniers exécutent un numéro débordant de blagues et de chants antisémites.

On peut se demander si cette absence de mise en contexte n'est pas une solution de facilité. Elle semble être surtout une stratégie narrative, car à aucun moment Schwenkte ne tente d'atténuer la réprobation morale du régime nazi. Ce n'est tout simplement pas l'approche de son récit. Dans *The Captain. L'Usurpateur*, le choix le plus remarquable sur le plan du contenu est que l'histoire est racontée systématiquement en partant du point de vue du ou des auteurs des faits, ce qui est loin d'être évident en cette ère du politiquement correct. C'est justement ce qui va incommoder de nombreuses personnes, conditionnées par les nombreux films hollywoodiens où il apparaît immédiatement et clairement qui sont les « bons » et les « méchants », sans que la moindre question ne se pose à propos de leurs propres convictions morales.

Le film dépeint le cheminement d'Herold, de fugitif/victime à auteur ; la question de savoir s'il est devenu bourreau sans le moindre scrupule ou avec de terribles remords de conscience reste sans réponse. En même temps, le ton demeure picaresque, mais très noir et sans l'approche satirique qui l'accompagne d'ordinaire. Petit à petit, les éléments macabres et presque surréalistes du récit sont accentués, reproduits sur le plan filmique par l'utilisation du *slow motion* et de l'ambiance onirique, irréaliste présente dans certaines scènes, comme l'orgie

---

<sup>1</sup> Karl Jaspers, *Die Schuldfrage*, Munich, Piper, 1999.

qui précède l'arrestation d'Herold. Le tout rappelle *Les Damnés* (1969), où Luchino Visconti peignait un tableau baroque et décadent d'une dynastie d'affaires qui collabore avec le régime nazi. L'approche absurde est confirmée par l'affiche, qui montre Herold debout dans une voiture en panne d'essence tirée par un groupe de soldats, tel Napoléon ou un capitaine sur la proue de son navire. La légende revendique la véracité du récit : « Nach einer wahren Geschichte »<sup>2</sup>.

Si on ne peut toujours saisir le point de vue adopté par Schwentke face à la matière du récit, ses intentions apparaissent au grand jour à deux moments décisifs. À la fin, Herold comparait devant un conseil de guerre allemand, où l'on découvre que, dans le contexte d'alors, sa situation n'a rien d'exceptionnel et est plutôt révélatrice d'une tendance générale. L'attitude des militaires présents est un mélange de défaitisme et de nihilisme : on sait que ça n'a aucun sens, mais on continue à se battre gaiement jusqu'à tomber sous les balles. L'autre moment survient au générique final : un travelling prolongé où la bande de Herold, en uniforme militaire, traverse une ville allemande d'aujourd'hui dans un véhicule, puis sont pris de folie et importunent les passants. Il s'agit là d'une sorte de technique de distanciation brechtienne pour confronter le spectateur à la question : Comment abordons-nous le passé nazi ? Tout pourrait-il recommencer ? Qu'est-ce qui a changé ou pas ? Avec sa référence à notre époque et les implications provocantes, cette scène rappelle *Il est de retour* (David Wnendt, 2015), l'adaptation cinématographique du roman éponyme et contesté de Timur Vermes qui raconte la renaissance d'Hitler de nos jours. À la fin de l'intrigue proprement dite, Herold échappe à nouveau à sa situation délicate, comme l'artiste par excellence de la métamorphose ou l'ultime *métamorphe*. Tel un esprit ou une ombre, il s'enfuit dans un champ d'os jonché de squelettes livides (une représentation symbolique de ses dizaines de victimes) avant d'être avalé par la forêt sombre. Cette représentation contraste fortement avec le sort que subira le Herold historique, qui sera finalement arrêté par les troupes d'occupation britanniques et exécuté après un procès.

Les accusations de sensationnalisme et d'immoralité portées ci et là (voir la critique dans *La Libre Belgique* du 21 mars 2018) me semblent incorrectes. La violence, qui est en effet affligeante et sadique, n'est jamais présentée de façon captivante ou séduisante et les crimes les plus graves (comme l'exécution sommaire de prisonniers à Aschendorfermoor) sont filmés de manière indirecte. Ce film volontairement politiquement incorrect est *amoral* : il décrit un personnage sans repères moraux et c'est justement là ce qui force le spectateur à prendre lui-même position. En leur présentant un miroir, Schwentke souhaite imposer un exercice moral aux Allemands.

Vu la nature controversée du matériel, il y a peu d'œuvres cinématographiques comparables. Du côté documentaire, il y a déjà eu à propos du Herold historique *Der Hauptmann von Muffrika* (Rudolf Kersting et Paul Meyer, 1997), tandis que *Le Capitaine de Köpenick* semble avoir servi de source d'inspiration pour le titre (et jusqu'à un certain niveau comme modèle narratif). Dans cette pièce satirique de Carl Zuckmayer de 1931, basée sur le personnage historique de Wilhelm Voigt, un cordonnier sans le sou se fait passer pour un officier prussien et s'enfuit avec la caisse de la ville. Elle est jouée régulièrement en Allemagne, encore de nos jours, et elle a également été portée plusieurs fois à l'écran, y compris à

---

<sup>2</sup> « D'après une histoire vraie ».

Hollywood (*Le Capitaine de Köpenick* de Richard Oswald, 1945). Jusqu'ici, le cinéaste Robert Schwentke était surtout connu pour ses films du genre fantastique. Dans *L'Insurrection* (2015) et *Au-delà du mur* (2016), deux volets filmés de la célèbre trilogie « young adult » *Divergente*, il traitait de thèmes tels que la fidélité au pouvoir et la rébellion dans une perspective futuriste dystopique. Avec *The Captain. L'Usurpateur*, moins accessible en termes commerciaux, il a néanmoins touché un public relativement large, car outre l'Allemagne, le film est également sorti dans plusieurs pays européens, ainsi qu'aux États-Unis et en Corée du Sud. Il a fait l'objet de discussions intenses dans les médias allemands et a donné lieu à un débat social. Schwentke a donc atteint le but qu'il s'était fixé<sup>3</sup>.



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

*Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.*

*À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.*

*Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.*

<sup>3</sup> Texte traduit du néerlandais par Ludovic Pierard